

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 76 (1949)
Heft: 9

Artikel: Le rival de Jean-Louis
Autor: M., Louis-Ed.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-226963>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 22.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE RIVAL DE JEAN-LOUIS



C'était par un beau jour de mai, doux et transparent. Les lilas fleuraient bon dans l'air saturé d'or. La T.S.F. de Mme Rosset chantait avec à-propos le refrain des « Lilas blancs » et, comme toujours, le chien de M. Potterat, le syndic, aboyait en grattant la terre.

La place était déserte. Non ! un homme était là, sur un banc.

Dans les branches du vieux tilleul, les oiseaux se contaient fleurette, ce qui rendait notre solitaire plus pensif encore. Venant de chez Rodan, passe la gentille Mariette.

— Tiens ! Jean-Louis ! s'écria la jeune fille. Que deviens-tu ?

— Je reste le même.

— Toujours aussi boudeur ?

— Je ne suis point boudeur, je suis triste.

— Pour quelle cause ?

— ...

— Toujours le même qui n'aime rien dire... Ta mère s'est angoissée de ton départ ?...

— Oh ! la mère, répond Jean-Louis d'un geste las.

— Comment ? N'aimerais-tu plus ta mère, maintenant ? Tu es un vrai dénaturé !!!

— Qui est... dénaturé ?

— Toi, petit fou ! Allons, dis-moi ce que tu as ?

Mais Jean-Louis reste muet.

— Parle, que je te dis.

— Je parlerai quand tu m'auras dit où est Bellurette...

— Bellurette ? répète Mariette, médusée, en ouvrant de grands yeux.

* * *
Le printemps a passé. L'été aussi. Dans le vieux tilleul, les oiseaux cherchent la bonne branche pour la nuit. Le chien du syndic s'applique à déchirer le coussin d'un fauteuil bas.

— Sage ! Flip, sage ! ordonne M. Potterat.

La T.S.F. de Mme Rosset chante un air bien connu. Huit heures sonnent à l'horloge de l'église. Un tintement grêle : la

pendule de M. le syndic lui répond et Jean-Louis, exact, est là sur le seuil de la porte.

— Entre, mon garçon, dit le syndic de St-Saphorin. Si je t'ai fait venir, c'est pour te parler de la Mariette.

— Oui, monsieur le syndic, je m'en doutais.

— Bon ! Alors assieds-toi là et conte-moi l'histoire. Tu sais que je l'aime, cette petite... Depuis bientôt douze ans qu'elle est chez moi, je l'aime quasiment comme si c'était ma fille... Alors, il faut que je sache... Qu'est-ce qu'il s'est passé au juste entre vous ?

Jean-Louis tortille sa casquette.

— Allons, explique, insiste M. Potterat.

— Il ne s'est rien passé, murmure Jean-Louis.

M. le syndic s'impatiente.

— Allons, dis les choses. Avec moi, il ne faut pas employer le mutisme, comprends-tu ? Je veux savoir le fin fond de tout ça. Depuis des années, toi et Mariette, vous êtes quasiment comme promis, pas vrai ? Alors, qu'est-il arrivé ? Tu as fait ton service ! au retour, tu as continué à la fréquenter, quand voilà, d'un coup et sans qu'on sache pourquoi, tu t'es découvert une humeur morose. Tu as quitté ton père sans lui en dire le motif, à ce brave homme. Maintenant, tu vas de ferme en ferme, comme un vagabond... Tes parents ont du bien, ce n'est pas une conduite à tenir. Alors, dis-moi un peu de quoi il en « retourne » ?

— ...

— Ah ! non, Jean-Louis, il faut parler, mon garçon. Cette situation-là, voilà trop longtemps qu'elle dure... La petite rit comme ça, parce qu'on a son amour-propre, comme de juste ; mais, au fond, elle pense à toi, puisqu'elle ne veut pas se marier avec un autre... et ce n'est pas les partis qui manquent pour elle, je t'en réponds.

Vu ma situation dans le pays, je suis au courant plus que n'importe qui.

Jean-Louis a un mouvement de la tête, un sourire mauvais.

— Quoi ? Qu'as-tu l'air de prétendre. Elle est sage, la Mariette, tu ne vas peut-être pas dire le contraire.

L'interpellé a haussé les épaules.

— Ah mais ! s'indigne M. Potterat, tu me répondras de ton attitude. Il faut t'expliquer. Ce n'est pas le tout de fréquenter une fille et puis, quand on a changé d'avis, de prendre des airs d'un qui aurait à lui reprocher des choses... Des fois, serais-tu pas sérieux ?

Jean-Louis relève l'injure.

— Pas sérieux, moi ? C'est plutôt que je suis trop sérieux pour elle, voilà le vrai.

M. Potterat ajuste ses lunettes pour mieux examiner, par-dessus les verres, l'homme qui vient de prononcer ces outrageantes paroles et, frappant un grand coup de poing sur la table :

— Vas-tu t'expliquer, une fois pour toutes.

— Voilà, monsieur le syndic, voilà, répond Jean-Louis en regardant obstinément vers la cour, il ne faut pas vous fâcher et, puisque vous tenez à savoir le fin mot de l'affaire, je m'en vais vous conter les faits : Cela s'est passé voici bientôt un an. On n'était pas encore aux cerises. On était allé à l'abbaye de Romanel, là où s'est retirée la tante Adèle après la mort de son homme. Tout allait pour le mieux. La Mariette avait mis une robe blanche avec des dessins roses, une ceinture rouge... enfin quoi, on aurait dit un vrai bouquet. Pour moi, ce n'est pas que je sois timide autant qu'on pourrait le croire à mon air, mais je suis un honnête garçon... pour ça on peut le dire. J'aime la Mariette depuis mon enfance. Nos maisons sont mitoyennes, j'ai grandi dans ses jupons, pour ainsi dire, et bien qu'elle soit plus jeune que moi de trois années, c'est elle qui toujours me

commandait. Moi, ça me plaisait de l'entendre dire : « Jean-Louis, en passant par Clarmont, rapporte-moi donc ce que ma mère a commandé, hier le tantôt, à l'épicerie. Jean-Louis, puisque tu as la voiture, fais une poussée jusque chez Martin, pour prendre le sac de froment qu'il m'a promis... Jean-Louis, viens donc m'atteindre cette branche de prunes, elles sont plus douces. » Des fois même, elle parlait dru : ça ne me déplaisait pas, j'aime pas les mijaurées. Enfin quoi, monsieur le syndic, j'aurais fait, comme vous le voyez, un bon mari, mais j'étais respectueux... respectueux justement parce que j'étais honnête. Il y a le service, que je pensais... Elle en aimera peut-être un autre. Je ne l'ai pas obligée de s'engager trop, par honneur, et j'en suis fier... Mais, quand je suis revenu, je l'aimais plus encore ! A la caserne, j'avais vécu et aussi pendant les onze mois que j'étais chez les Allemands, je savais ce que c'était la vie... et puis la séparation m'avait travaillé. Quand j'étais loin, je pensais à elle et, quand on pense, c'est encore plus beau, pas vrai ?... Enfin le mélange de tout cela, peut-être, faisait, qu'au retour, j'étais plus calme. La Mariette, elle, paraissait m'aimer. Moi, j'étais tout chose près d'elle... Faut pas que je tarde, que je me disais. Je vous parle franc, monsieur le syndic, d'homme à homme. J'avais même confié à la mère qu'il faudrait mettre ça aux prunes, pas plus tard. « Tu es donc si pressé ? » qu'elle m'a répondu. Elle avait mis le père au courant. Il n'est pas causeur, le père, vous le connaissez. Quand même il avait cligné son œil, comme un qui dit : Ça va, compris ! C'est alors que tout en étant aussi respectueux avec la Mariette, je devins plus... comment je pourrais dire ? Je devins plus hardi, quoi... Un jour, c'était le jour dont je vous parle, celui de l'abbaye de Romanel, en revenant à la nuit, il y avait la lune, les étoiles, un parfum comme celui qui est là, ce soir... et puis, peut-être bien

un verre de trop, je ne dis pas non, quand voilà qu'au tournant du chemin des Sauges, vous y êtes ? au tournant, juste, un lièvre sort des buissons. Est-ce que vraiment la Mariette a pris peur ? Ou a-t-elle voulu m'en conter ? Que dire... Enfin, bref, elle me tombe sec dans les bras. Je savais que bien des femmes tournent pour un rat, une chouette, pour moins encore, mais de mes yeux, je n'en avais pas encore vu. Je me demandais ce qu'il me fallait faire et, tout en me le demandant, je serrais toujours la Mariette... et puis j'ai vu sa petite bouche entr'ouverte, ses dents blanches... vous avez remarqué ? comme du lait. Enfin quoi, je suis un homme comme un autre... elle allait devenir ma femme, pas vrai ? Alors j'ai... j'ai embrassé ses petites dents blanches... ses lèvres ont remué. Tiens, elle se réveille, que je pensais, et l'on est resté comme ça un bon moment.

— Il faut se marier bientôt, que je lui dis quand elle se trouva mieux.

« Quand tu voudras », qu'elle m'a répondu.

J'avais mon cœur qui battait comme le tambour au jour du 1^{er} août et je revoyais ses petites dents blanches... comme son baiser avait été si... comment pourrais-je dire ? Enfin, comme j'avais été si retourné, une mauvaise pensée me traversa la cervelle : Si ce n'était pas la première fois qu'elle embrasse comme ça ? que je pensais... On ne parlait pas. Elle semblait toute drôle. Moi, je pensais à ça.

— Dis, Mariette, que je dis enfin, est-ce le premier baiser que tu donnes à un homme.

Elle ne répondit pas. Alors, j'ai posé ma question :

— As-tu déjà embrassé un homme ?

Elle m'a regardé comme quelqu'un qui raille, puis elle est partie d'un éclat de rire en faisant voir ses sacrées dents.

— Je veux savoir, que je répétais, buté.

Alors, elle s'est penchée vers moi et, tout en m'embrassant, elle me dit :

— Il y a « belle lurette ! »

— J'ai senti mon sang qui se figeait... « Bellurette »... « Bellurette », que je me répétais en dedans... Qui est-ce celui-là ? D'où sort-il ? Il n'est pas d'ici, pas de Clarmont, ce n'est pas un de Colombier, ni de Muraz : il n'est pas de Bremblens, ni de Romanel ; il n'est pas de Vullierens, non, mais d'où sort-il ? On ne sait bientôt plus où l'on est depuis que dans cette villa de la montée de Bussy, il vient des gens de Lausanne. Bellurette !!!

Alors depuis, j'ai cherché dans tous les « patelins », dans toutes les fermes de la région ce Bellurette de malheur pour lui botter les reins.

Un bon rire déferla dans la chambre. Jean-Louis, choqué, se leva. Doit-il partir ? M. le syndic parle enfin :

— Quel nigaud tu fais, mon pauvre garçon ! « Bellurette », c'est pas un gars.

— Comment, c'est pas un gars ? Quoi donc alors ?

— Ça veut dire : Il y a longtemps.

— Il y a longtemps... longtemps quoi ?

— Qu'elle a embrassé un homme, sans doute...

— Alors, elle en a embrassé un ?

— Toi, bien sûr, grand niais !

Jean-Louis se gratte la tête :

— Moi ? Pas comme ça, en tous cas.

— Peut-être pas comme ça, mais elle t'a embrassé tout de même ? Avoue-le.

— Pour ça oui... mais pas comme ça. murmure encore Jean-Louis.

— Possible, mais elle a donc embrassé un gars...

Le garçon reste perplexe.

— Monsieur le syndic, vous arrangez ça à votre guise... mais, si des fois, je n'étais pas le gars qu'elle a embrassé à la « belle lurette », comme vous dites.

— Alors, mon garçon, rassure-toi ; si ce n'était pas toi, elle ne t'aurait rien dit.

L'amoureux de Mariette parut réfléchir.

— Ça c'est parlé, dit-il pour conclure tout en tendant la main au syndic. Merci, monsieur Potterat, mais quand même. « bellurette », c'est un nom qui ne me reviens pas !

Louis-Ed. M.

Quand ça leur arrive...

Quand plusieurs dames sont réunies autour d'une tasse de thé ou d'une table de travail, elles causent avec abondance, sans suite et en même temps. Elles parlent de beaucoup de choses et de beaucoup de gens, elles s'entretiennent de toilettes et de chiffons. Il leur arrive aussi d'aborder la question des maris. En général, elles en disent beaucoup de bien, infiniment plus qu'elles n'en pensent. C'est presque un concours qu'elles engagent ainsi, un concours de vertus maritales dont le compagnon de leur vie doit sortir lauréat.

Pourtant, quelquefois, en tout petit comité, elles abordent la question épiqueuse de l'alcoolisme. Bien entendu, aucun de ces messieurs n'est alcoolique, mais il leur arrive à l'occasion d'une grande... occasion, de s'égarer dans les vignes du Seigneur. Cet oubli n'a rien de tragique et cela ne se termine ni par une bastonnade ni par des bris de vaisselle. Non. Ces messieurs sont tous gens distingués et savent rester dignes même en perdant le sens de l'équilibre et de la ligne droite. Et les petites histoires d'aller leur train : « Le mien est muet comme une carpe. — Le mien a honte et va tout droit se coucher. — Celui-ci est vantard et loquace, celui-là plus tendre que jamais, un autre, d'une générosité inusitée. »

Bref, à entendre ces dames, un tel état de choses ne manque pas d'un certain piquant et les sociétés pour le relèvement des buveurs seraient malavisées d'intervenir.

Si ces messieurs les entendaient !

M. Matter.